

Ah ! Dieu m'accable !...

Marguerite étouffait. Des sanglots pareils à un râle s'échappaient de sa gorge contractée. Elle se tordait les mains.

Sur un signe de Jovelet la maîtresse de l'hôtel se retira toute tremblante.

— Madame, dit alors l'intendant, du calme, je vous en supplie ! Songez que vous venez d'être très malade et que vous êtes encore faible... Souvenez-vous qu'il vous faut de la force et du courage pour mener à bonne fin l'œuvre que vous avez entreprise.

Ces quelques mots produisirent un effet immédiat. La pauvre femme imposa silence à son désespoir et comprima ses sanglots.

— Oui, vous avez raison... fit-elle, il faut de la force et du courage... J'en aurai.

— Que décide madame ?

— Nous retournons à Paris.

— Quand ?

— Aujourd'hui même, par le premier train.

— Madame ne veut-elle pas questionner la maîtresse de pension ?

— A quoi bon, mon Dieu ? Elle n'aura rien à me répondre... Le mystère dont on a sans cesse entouré ma fille existait pour elle comme pour tous...

Qui sait ? madame Ursule lui a dit peut-être où elle se proposait de conduire mademoiselle Renée...

— Soit, allons.. Mais d'avance j'ai la conviction que cette démarche sera sans résultat.

Marguerite ne se trompait pas. Madame Lhermitte l'accueillit avec les plus grands égards, mais ne put lui fournir aucun indice. Ursule Sollier, en emmenant sa pupille, s'était bien gardée de dire un seul mot de ses projets ultérieurs.

C'est en proie à un découragement absolu que la pauvre mère regagna « l'Hôtel de la Préfecture. » Jovelet s'informa des heures de départ et il fut décidé que le retour à Paris aurait lieu le soir même.

IX.

Rue de l'École-de-Médecine l'horizon que nous avons laissé si sombre s'était éclairci. Le docteur Maréchal, à chacune de ses visites, constatait un mieux sensible, quoique l'état comateux dans lequel se trouvait Renée n'eût pas encore tout à fait disparu. La fièvre cédait rapidement.

Zirza la blonde s'était installée au chevet de la malade et la soignait avec un dévouement de sœur.

Paul Lantier avait élu domicile chez l'étudiant en médecine laissant son logement tout entier à Mme Verdier et à Renée.

Le fils de Pascal, malgré la joie que lui causait le prochain rétablissement de la jeune fille, éprouvait une anxiété profonde. Il se demandait avec angoisse si Renée le reconnaîtrait quand ses yeux enfin ouverts se tourneraient vers lui... Il se demandait surtout comment l'enfant accueillerait l'aveu de sa tendresse... Si absorbé qu'il fût d'ailleurs par ses amoureuses préoccupations, Paul envisageant la nécessité peut-être impérieuse de se suffire un jour à lui-même, ne négligeait point ses études de droit.

Depuis le jour où Renée presque mourante était devenue l'hôte inconscient de son logis, il n'avait quitté la rue de l'École-de-Médecine que pour se rendre à ses cours, négligeant complètement son père et mademoiselle Honorine de Terrys, à laquelle cependant il devait une visite afin de lui apprendre ce qui se

passait, puisqu'elle s'intéressait à Renée, l'ami de Pauline Lambert.

La pensée lui était bien venue d'aller chez Honorine, mais la même raison qui l'empêchait de faire sa déclaration à la préfecture de police l'avait arrêté. Il s'était dit :

— Un mystère enveloppe l'existence de Renée... Ai-je donc le droit de parler, sans son autorisation, du crime tenté contre elle ?

Nous ramenons nos lecteurs près de la jeune malade, au moment de la visite matinale du médecin.

Paul, Jules Verdier et sa femme causaient, non dans la chambre où reposait Renée mais dans la pièce voisine. On frappa deux petits coups à la porte.

— C'est Maréchal... dit Jules.

Zirza s'empressa d'ouvrir. Le jeune docteur entra et, après avoir serré toutes les mains, demanda :

— Comment va notre malade ?...

— Nous parlions d'elle... répliqua Mme Verdier.

— Est-ce que, depuis hier, il s'est passé quelque chose d'inattendu ?

— Oui...

— Quoi donc ?

— J'étais couché là, sur ce divan, et je dormais à poings fermés, lorsque je fus réveillée tout à coup par des plaintes... Je ne pris que le temps de passer un jupon, et j'entrai dans la chambre de la chère mignonne... Je la trouvai assise sur le bord de son lit, gesticulant, prononçant avec un accent de terreur des phrases incompréhensibles, et semblant faire de vains efforts pour chasser des fantômes qui se dressaient devant elle et l'obsédaient. Très inquiète de la voir en un pareil état je m'approchai vivement et je lui parlai...

Zirza s'interrompt.

— Que se produisit-il alors, ma chère dame ? demanda le médecin à Mme Verdier qu'il écoutait avec une attention profonde.

— Elle ne parut pas m'entendre... répondit la blonde Zirza. Tout son corps se mit à trembler. Son visage prit une expression d'affolement qui me fit peur... Elle sembla se débattre de nouveau contre une apparition terrifiante, puis, après une crise qui dura quelques secondes, elle laissa retomber sa tête en arrière sur l'oreiller et perdit connaissance... Si grande était la paleur de son visage que je la crus morte. Je plaçai ma main sur sa poitrine. Son cœur battait... Je fus rassurée et je m'assis près d'elle en vous attendant... Depuis ce moment elle n'a pas bougé...

— Que penses-tu de cela ? demanda Jules Verdier à son ami Maréchal.

— Je pense, répliqua le docteur, que la crise dont madame s'est effrayée devait avoir pour cause un cauchemar rappelant à mademoiselle Renée le crime tenté contre elle... Nous touchons, je le crois du moins, à la dernière période de la prostration... Il me paraît certain que les pensées de notre malade seront lucides au moment de son réveil, car le sommeil a dû succéder à l'évanouissement...

— Si c'est le sommeil, il dure encore.. dit M^{me} Verdier.

— Nous allons la réveiller...

— Docteur, cher docteur, murmura Paul d'une voix à peine distincte. Croyez-vous qu'elle me reconnaîtra ?...

— Je le crois... je l'espère... Mais c'est vous qu'elle verra e dernier.